que, je sentis le besoin de me chauffer. A défaut de cheminée dans l'hôtellerie, je dus me contenter du feu de la cuisine. Mal m'en prit toutefois, car on s'occupait alors de notre souper, et la cuisinière était si vieille, si sale, si peu entendue, que j'en perdis l'appétit.

Une hôtellerie au Mexique s'appelle *meson;* c'est le kiarvanserai de l'Orient. Elle est formée de plusieurs corps de logis qui n'ont qu'un rez-de-chaussée où les chambres, sans communication entre elles, ne reçoivent d'air et de lumière que par une seule porte donnant sur la cour. Ces chambres sont meublées d'un banc, d'une table et de deux ais de pin simulant une couchette. Le voyageur ne saurait y goûter un repos bien doux; mais il n'en apprécie que mieux la jouissance que procure un bon lit quand il rentre dans ses foyers.

Lorsque les villes ou les bourgades sont éloignées de plus d'une journée de marche, on rencontre sur la route des hôtelleries isolées qui prennent alors le nom de *ventas*. La venta présente quelquefois, le matin surtout, un coup d'œil original. En dehors de l'habitation se trouvent rangés avec ordre quelques centaines de ballots appartenant à différents convois de mules; ces animaux eux-mêmes, séparés par troupes et régulièrement alignés, mangent leur maïs, qui doit leur donner la vigueur nécessaire pour surmonter les fatigues de l'étape. Çà et là les muletiers s'occupent à des travaux divers : les uns pansent leurs mules blessées, les autres réparent des bâts ou commencent à

charger; quelques-uns, accroupis autour d'un feu qu'ils ravivent, apprêtent l'atole du déjeuner, ou boucanent un morceau de *tasajo*. Cependant l'intérieur de la venta s'anime aussi; chacun se hâte dans ses préparatifs : c'est l'heure du départ. Bientôt une litière au mouvement lourd et assoupissant ouvre la marche, ou bien c'est une vaste berline, à demi réparée de ses fractures de la veille; puis voici venir des cavaliers aux costumes étranges, des femmes assises à droite sur leurs montures ou tenues en selle par leurs maris en croupe : tous partent ensemble ou successivement, et s'éloignent sans bruit, sans clameurs. On n'entend que les pas précipités des chevaux, le frémissement d'impatience du coursier fougueux qui s'élance pour devancer les autres, et qui blanchit d'écume le frein qui le retient; tandis qu'à son côté trotte pesamment, la tête baissée, la rosse du pauvre campagnard dont l'éperon ne saurait changer l'allure, mais qui ne restera jamais en arrière quelque longue que soit sa course. Ajoutez, pour fond du tableau, une nature sauvage ou un paysage pittoresque, et vous aurez une idée de ce khan mexicain au soleil levant.

La plaine de Perote est inculte et aride. J'y vis un effet de mirage qui me trompa fort longtemps. Ce phénomène d'optique se reproduit dans toutes les plaines où la terre n'est pas remuée par la main du laboureur.

Au Pinal, nous aperçûmes les volcans de Mexico. La neige de leur sommet nous apparut colorée de carmin par les rayons de la lumière crépusculaire; un

moment après cette couleur passa au lapis-lazuli, puis enfin prit une nuance grisâtre qui se confondit avec les ombres de la nuit. Le lendemain nous entrâmes à Puebla.

Les habitants de cette ville étaient regardés à cette époque comme les moins hospitaliers de la république; les étrangers étaient mal accueillis par eux, et les voyageurs dont l'accoutrement différait un peu du leur se voyaient poursuivis à coups de pierres par le peuple des faubourgs. Mais depuis quelques années, les hommes éclairés et amis du bien qui se sont succédé dans le gouvernement de cette ville, ont fait disparaître ce reste de barbarie au moyen d'une police vigilante et rigide; et l'étranger qui vit au sein de cette population n'a plus à craindre aujourd'hui ni voies de fait ni insultes.

Puebla, surnommée *de los Angeles,* à cause de la beauté de son climat, contient 60,000 habitants environ. Elle dispute à Guadalaxara le second rang parmi les villes de la république. Les rues en sont tirées au cordeau et bordées de trottoirs larges et commodes; elles sont bien pavées et d'une grande propreté. Le quartier du centre est parfaitement bâti, et rappelle les plus belles rues de Turin. La cathédrale est massive et sans goût dans son architecture extérieure, mais fort remarquable par l'élégance et la richesse de ses décors intérieurs. L'attention se porte principalement sur le maître autel recouvert de plaques d'argent, fondues en bas-reliefs, d'un travail exquis.

A deux lieues de Puebla, sur la route de Mexico,

nous découvrîmes sur notre gauche le fameux *teocali*[1] de Cholula, couronné de cyprès funèbres, comme un tombeau. Le riche temple de Quetzalcoatl[2], qui dominait cette pyramide tronquée, a disparu, et le cruel Topiltzin[3] n'y vient plus saluer l'aurore les mains teintes du sang des victimes immolées. Un culte doux a succédé à ce culte barbare; une chapelle chrétienne, consacrée à la Vierge des Remèdes, s'est élevée sur les ruines du temple païen, comme une consolation pour un souvenir douloureux, comme un baume pour une plaie saignante. Ce teocali, construit en briques, était le plus élevé qu'il y eût au Mexique, et dans son état actuel il mesure encore 54 mètres de haut sur 439 de largeur à sa base, d'après le calcul de M. de Humboldt. Les dimensions de la base sont presque doubles de celle de la pyramide de Chéops.

L'ancienne Cholula était spécialement consacrée au culte des dieux : c'était la Mecque d'Anahuac. Elle renfermait un grand nombre de temples, au-dessus desquels s'élevait celui de Quetzalcoatl, Dieu législateur, où l'on venait en pèlerinage des pays les plus éloignés consacrer des offrandes. Maintenant c'est plutôt une bourgade qu'une ville; et les modernes habitants de ce lieu n'ont de commun avec les anciens que leur propension au crime, ce qui fait redouter aux voyageurs les abords de leur village.

[1] *Teocali* veut dire *maison de Dieu.*

[2] *Quetzalcoatl,* dieu de l'air et législateur des peuples primitifs d'Anahuac.

[3] Nom du grand prêtre sacrificateur.

De l'autre côté de la route, derrière le mont Malinche, se trouve située Tlascala, l'ancienne ennemie de Cholula et de Mexico, la patrie du vaillant et malheureux Jicontecatl. Cette fameuse république n'est plus qu'un point sans intérêt pour l'archéologue et sans importance politique ou commerciale, malgré son titre de capitale du territoire du même nom.

Le mont Malinche, que les Aztèques appelaient *Matlalcueye*, offre une particularité bizarre, qui prit place dans la mythologie tlascaltèque : le sommet paraît, dans certaines positions, découpé de manière à représenter une femme couchée sur un tombeau et à demi recouverte d'un linceul. La tête, qui semble reposer sur des coussins, présente l'ébauche d'une figure cadavéreuse; le ventre se dessine sous le suaire qui l'enveloppe, et les pieds se trouvent modelés à leur place naturelle. L'effet de cette figure est d'autant plus saisissant qu'on s'approche davantage de San-Martin de Tezmelucan.

La Malinche est d'une grande étendue. Son sommet fort élevé se cache souvent dans les nuages, quoique partout alentour le ciel demeure serein; des tempêtes terribles s'y forment et se propagent au loin dans la plaine. Aussi les Tlascaltèques lui avaient-ils donné le nom de leur divinité favorite, celle dont ils tenaient les eaux et les pluies fécondes, et ils allaient jusqu'à son sommet lui offrir des prières et des oiseaux en sacrifice.

Nous passâmes une nuit à Rio-Frio, petit village dépendant d'une ferme située au milieu des bois, non

loin du point le plus élevé de la route [1]. Dès que le soleil nous eut retiré ses rayons bienfaisants, nous ressentîmes les effets de cette élévation par la diminution du calorique; un brouillard épais et glacé s'abaissa sur la terre, et nous pénétra jusqu'aux os. Cette branche des Cordillères est la dernière barrière qu'il nous reste à franchir pour arriver dans la vallée de Mexico. Dans ce passage des Alpes mexicaines, la route serpente à travers des forêts de pins résineux, qui répandent une odeur agréable. Tout est romantique dans ces solitudes : l'air, en se jouant dans les fougères aux riches découpures qui croissent parmi les troncs d'arbres, rend un bruissement mélancolique; tandis que le vent, passant entre les aiguilles du feuillage, module des sons comme des tuyaux d'orgue. La cime des forêts, qui s'élèvent en amphithéâtre, se découpe festonnée sur la transparence des cieux; et quand les accidents du terrain étendent l'horizon, on aperçoit au-dessus de leur bandeau noirâtre la neige éblouissante de l'Iztaccihuatl [2], dont la croûte glacée scintille sous les feux du soleil. Cette montagne, dont le nom mexicain signifie *Femme Blanche*, a, dit-on, jeté anciennement de la fumée et des cendres brûlantes; mais cependant elle ne paraît pas avoir de cratère déterminé, et il n'y a rien dans la forme allongée de son plateau qui ait l'apparence d'un volcan.

[1] Hauteur au-dessus du niveau de la mer, 3,302 mètres. (Morney.)

[2] Hauteur au-dessus du niveau de la mer, 4,785 mètres. (Humboldt.)

Le Popocatepetl [1], qui lui est contigu, présente au contraire un cône élancé, coupé à son sommet d'un cratère profond, d'où sortent constamment des vapeurs chaudes fortement sulfurées. Il domine l'Iztaccihuatl de six cents mètres, et son pic est le point le plus élevé des Cordillères au-dessus du niveau de la mer, quoique la hauteur en soit moindre que celle de l'Orizaba, si on la mesure à partir de la base. Sous l'empire des Aztèques, ce volcan eut de fréquentes éruptions : il jetait encore des cendres au dix-septième siècle; mais de nos jours les colonnes de fumée qui s'en échappent sont rarement visibles au delà des villages bâtis sur sa pente (24).

On peut monter au cratère du Popocatepetl du côté du sud; les neiges y sont moins abondantes; elles fondent sous l'influence du vent chaud des basses terres qui se trouvent au pied du volcan. Par les autres côtés l'ascension est impossible. Le premier qui y monta fut un Espagnol de l'armée de Cortès, nommé Ordaz. Pour donner aux indigènes une preuve de son courage, il tenta de parvenir à la cime du pic; mais il n'y réussit point. L'empereur Charles-Quint lui permit néanmoins de placer un volcan dans ses armes, en récompense de son entreprise hardie et du sentiment qui l'avait inspirée.

Trois ans après, Francisco Montaño fut plus heureux : il parvint au cratère du Popocatepetl, et en

[1] Hauteur au-dessus du niveau de la mer, 5,400 mètres. (Humboldt.) — Cette hauteur dépasse celle du mont Blanc de 623 mètres.

retira, dit-on, du soufre pour la fabrication de la poudre. Depuis lors aucun Espagnol n'a poussé la curiosité jusqu'à affronter le froid, la fatigue et les dangers que promet l'ascension du volcan; mais dès que l'entrée du Mexique fut ouverte aux Européens, plusieurs Anglais renouvelèrent l'entreprise de Montaño avec non moins de succès. M. Williams Glennie passe pour le premier qui en 1825 ait visité cette bouche du Ténare.

Au printemps de l'année 1834, le baron Gros, secrétaire de la légation française, y monta à son tour avec MM. de Gérolt, consul général de Prusse, et Egerton, peintre anglais. Ils en explorèrent le cratère, et M. Gros en peignit une vue avec ce talent que nous lui connaissons, et qui fait du diplomate habile un artiste si distingué.

M. Gros nous a donné aussi une description écrite de ce qui a frappé ses yeux à la cime du volcan. En voici un extrait :

« Le cratère [1] peut avoir une lieue de circonférence et mille pieds de profondeur; il a la forme d'un entonnoir, et on découvre au fond plusieurs orifices circulaires garnis d'une large zone de soufre pur. Le bord extérieur est entièrement dépourvu de neige; mais dans l'intérieur, du côté qui ne s'échauffe pas des rayons du soleil, un grand nombre de stalactites de glace pleuvent sur l'incendie terrestre. Des blocs de roches de granit à demi assis sur des couches de

[1] Au bord du cratère, le thermomètre centigrade marquait zéro.

matières diversement colorées semblent près de s'engloutir dans l'abîme. Quelques-uns se détachent de temps en temps des points les plus escarpés, et roulant jusqu'au fond du gouffre, ils y produisent une détonation sourde et prolongée.

» Les parois du cratère présentent distinctement trois couches horizontales différentes, coupées perpendiculairement à des distances presque égales par des lignes noires et grisâtres. Elles sont recouvertes de soufre cristallisé, dont la teinte d'un jaune pâle donne au cratère l'aspect d'une carrière de plâtre. Du fond s'élancent en tourbillonnant des masses de vapeurs blanches qui se dissipent en arrivant à la moitié de la hauteur de la cavité conique. Sur les plans inclinés et jusque sur les bords supérieurs apparaissent quelques ouvertures par où s'échappent aussi des gaz blanchâtres qui ne tardent pas non plus à s'évanouir. Ces vapeurs emportent en sublimation le soufre qu'elles déposent principalement sur les pierres saillantes et au bord des soupiraux. Le dégagement de gaz acide sulfureux est tellement abondant, qu'à la cime même du volcan il gêne la respiration. Cette mine de soufre serait d'une exploitation fort difficile, à cause de la grande inclinaison des parois. Peu s'en fallut que M. de Gérolt ne périt pour avoir essayé d'en détacher un morceau à quelques pieds au-dessous du bord; un moment suspendu entre le ciel et l'enfer, son salut n'a tenu qu'à un fil. Le secours qu'on pouvait lui porter menaçait également la vie de ses libérateurs. »

En descendant le versant méridional de cette chaîne de montagnes, on commence à découvrir la vallée de Mexico, qui se trouve également distante des deux océans, à 2,277 mètres d'élévation au-dessus de leur niveau. Cette vallée, qui a environ neuf lieues de long depuis le pied des volcans jusqu'aux collines qui dominent Mexico, en a plus de dix-huit dans sa dimension du sud au nord. Elle contenait avant la conquête un grand nombre de villes florissantes et de villages entourés de bosquets et de riantes cultures, qui en faisaient un jardin délicieux. Mais tout a bien changé : les villes sont devenues de pauvres villages, les villages ont disparu, et la culture est dans un état attristant.

A défaut de la main des hommes, la nature donne à cette vallée un aspect pittoresque et grandiose. A gauche le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl élèvent jusqu'aux nues leurs manteaux glacés, et entretiennent au loin une douce fraîcheur. En face s'étend jusqu'aux montagnes opposées la belle nappe d'eau du lac de Chalco, sillonnée de barques d'Indiens pêcheurs. Çà et là on découvre dans la plaine quelques turgescences volcaniques, quelques îlots verdoyants au milieu des eaux bleuâtres, et toute la vallée se trouve close de montagnes comme un parc de ses murs.

Le lac de Chalco verse la surabondance de ses eaux dans celui de Texcoco, qu'on trouve un peu plus loin. Ces deux lacs et les trois autres du nord de la vallée contiennent en dissolution du muriate et du carbonate de soude; mais les eaux du lac de Texcoco en sont

plus chargées que les autres. Les rives sont blanchies de ces sels, communément appelés *tequexquite,* et les terres en sont saturées à plus d'un mille à la ronde.

On pêche dans ces lacs un petit poisson blanc assez délicat. Les canards sauvages, les sarcelles y sont en quantité tellement grande, qu'au moyen d'une batterie de vieux canons de fusil on en tue sept ou huit cents d'une seule décharge. La chair de ces canards a un goût de vase et de poisson, ce qui fait qu'on abandonne ces abondantes chasses au menu peuple, qui achète un canard tout cuit pour un demi-réal [1].

A deux lieues et demie de Mexico commence la chaussée de l'est, construite sur le lac de Texcoco. C'est une des quatre voies qui conduisaient à la capitale des Aztèques, et c'est la seule qui reste encore bien détachée au milieu des eaux.

Là le paysage s'enrichit d'accidents nouveaux : les montagnes paraissent former un bassin elliptique dont les lacs occupent la cavité et Mexico un des foyers. A l'extrémité de la chaussée, l'ancienne ville de Montézuma se déploie riante et belle parmi des rideaux de saules élancés comme des peupliers, qui bordent les canaux et les routes. Toutes les maisons, peintes de couleurs claires, brillent au soleil et semblent bâties de la veille; une infinité de coupoles d'églises et de couvents dépassent les terrasses et étendent sur la ville leurs parasols bleus, rouges ou jaunes. L'architecture mauresque de ces édifices les ferait prendre pour autant de mosquées; et les tours de la cathédrale,

[1] *Six sous et demi.*

se dressant comme deux minarets, achèvent de donner à Mexico un air tout à fait oriental.

Je contemplais ce spectacle avec plaisir, mais non sans émotion, car là était le but de mon voyage et la solution du problème de mon existence future. La rêverie me gagnait souvent, et j'abandonnais à ma mule le soin de me conduire; mais le paysage, si nouveau pour moi, rappelait bientôt mon attention, et soustrayait un instant mes pensées à la puissance de la mélancolie.

CHAPITRE V.

Coup d'œil ethnologique. — Migration des Toltèques. — Fondation de Tulancingo et de Tula. — Astronomie toltèque. — Famine et peste. — Destruction de la monarchie toltèque. — Arrivée des Chichimèques. — Formation du royaume d'Acolhuacan. — Arrivée des Tépanèques, des Tlascalans, des Aztèques, etc. — Les Aztèques s'établissent à Chapultepec. — Ils sont persécutés par les seigneurs des environs. — Ils se retirent dans un groupe d'îles du lac de Texcoco. — Leur manière de vivre. — Leur misère. — Leur servitude à Colhuacan. — Leur établissement à Iztacalco. — Ils se fixent définitivement dans l'île de Tenochtitlan. — Premier temple du dieu Huitzilopochtli. — *Chinampas.* — Séparation de la faction de Tlaltelolco. — Acamapichtzin, premier roi des Mexicains. — Servitude d'Azcapotzalco. — Secours prêté par les Mexicains au roi d'Acolhuacan. — Ils se couvrent de gloire. — Leur sort change. — Puissance des Tépanèques. — Le royaume d'Acolhuacan conquis par eux. — L'héritier de la couronne de Texcoco se fait un parti puissant. — Les Mexicains se joignent à lui. — Azcapotzalco prise d'assaut. — Formation du royaume de Tacuba. — Grands fiefs de la couronne de Mexico. — Agrandissement de l'empire mexicain. — Ses limites. — Avénement au trône de Montézuma le Jeune. — Son caractère. — Ancienne tradition. — Fernand Cortès. — Son caractère. — Sa politique. — Il s'allie aux Totonaques et aux Tlascalans. — Son entrée à Mexico. — Prison de Montézuma. — Mécontentement des Mexicains. — Arrivée de Narvaez à Vera-Cruz. — Cortès laisse Alvarado à Mexico et va combattre Narvaez. — Sa victoire. — Narvaez prisonnier de Cortès. — Massacre ordonné par Alvarado. — Insurrection de Mexico. — Les Espagnols sont attaqués. — Retour de Cortès. — L'autorité de Montézuma est méconnue. — Mort de Montézuma.